

**Jean GIONO**  
**REFUS D'OBEISSANCE**  
**Folio, Gallimard, Paris, 1937**

Ce petit volume ajoute à un extrait de 1934 d'*Écrits pacifistes*, quatre chapitres inédits du *Grand troupeau* publié en 1931.

Lorsque GIONO est appelé sous les drapeaux en 1915, il a 20 ans. Il va survivre à ces quatre années d'horreur, les traversant en tant que deuxième classe, sans « aucune action d'éclat » sauf peut-être d'être « sûr de n'avoir tué personne ».

Les chapitres inédits décrivent avec force l'absurdité de cette grande boucherie stupide que fut la première guerre mondiale, laissant le lecteur aussi désorienté, perdu, sans repère que ces soldats errants sur un échiquier qui les dépasse et dont la mort aveugle arrache les pièces, hommes, bêtes, plantes et terre sans pitié et sans passion. Juste l'horreur nue du massacre.

Quoique vivant chaque jour avec la présence de ces années de guerre, il aura donc fallu presque vingt ans pour que l'écriture en soit possible. Retrouver la parole n'est-il pas l'inverse même de l'inhumanité, et cela ne suppose-t-il pas un dur travail qui prend du temps pour transformer un vécu d'abord indicible en témoignage ?

La quinzaine de pages titrées *je ne peux pas oublier* exprime un pacifisme radical. « J'ai été trompé par ma jeunesse et j'ai également été trompé par ceux qui savaient que j'étais jeune » nous dit-il en se reprochant de ne pas « avoir eu le courage de désertier ». Et ses reproches ne vont pas qu'aux militaires et aux politiques, ils vont aussi aux intellectuels (cette catégorie n'existait pas à l'époque), « les écrivains qui exaltaient l'héroïsme, l'égoïsme, la fierté, la dureté, l'honneur, le sport, l'orgueil », qui ont, tous ensemble, « retardé (s)on humanité. »

Ce que dénonce fondamentalement GIONO, c'est le lien indissoluble entre le capitalisme et la guerre : « L'état capitaliste considère la vie humaine comme la matière véritablement première de la production du capital. Il conserve cette matière tant qu'elle est utile pour lui. » (p 23), « La guerre n'est pas une catastrophe, c'est un moyen de gouvernement. » (p 24). Comme dans ses textes littéraires, il décrit le monde, les mitrailleuses, les choses, comme des êtres vivants, et aussi le capitalisme, : « dans cet être organisé, si j'enlève la guerre, je le désorganise si violemment que je le rends impropre à la vie, à sa vie. » (p 25). Nombreux sont les auteurs qui ont fait des liens entre la guerre, la nécessité d'emprunter pour payer les mercenaires et donc les banquiers et le capitalisme, ceci depuis l'antiquité. La conquête de terres nouvelles, source d'esclaves et de richesses semble avoir été une constante depuis l'origine des temps historiques. L'industrialisation et l'invention, récente, des nations n'a fait qu'enrichir en variété les moyens de destruction et de conquête. La guerre continue de nos jours à exister sous sa forme militarisée, mais elle se double d'une variété économique qui n'est pas moins sauvage, brutale et tueuse.

Ce qui est toujours aussi difficile à croire pour le citoyen moyen, c'est que des humains font tout à fait fonctionner ce système capitaliste inhumain. Le paradoxe, c'est sans doute que c'est le pacifisme et la non-violence qui facilitent la manipulation émotionnelle des foules et va ainsi préparer l'engagement « volontaire » des futures chairs à canon, au nom de valeurs indéniablement « humanistes » : liberté, égalité, et même fraternité, cette dernière limitée à la fraternité de sang, de culture ou de religion !